Projet d'exposition sur la poétesse Sarah Kirsch
-
Présentation des œuvres déjà réalisées et des projets en cours de réalisation

L'exposition est constituée de **neuf œuvres qui ont pour but d'être le plus immersives possible**. Chacune est la traduction plastique d'un poème de la poétesse Sarah Kirsch.

1) « Früher sagte man Himmel / Avant on disait le ciel »

Derrière entre les
Cils volent les
Lapins bondissent les
Corbeaux. De si petits animaux des
Cils hauts comme des roseaux devant
Les miens les
Tiens je crois voir
Le cosmos

Dans ce poème Sarah Kirsch parle des yeux, une thématique traditionnelle, voire clichée en poésie, particulièrement quand ils sont comparés avec le ciel. Cependant, elle renouvelle cette thématique en comparant les yeux d'abord à un lac, puis à l'espace, interrogeant ainsi notre vision du monde à l'heure de la conquête spatiale. En plongeant son regard dans le télescope, le spectateur est invité à découvrir un œil aux reflets brillants, entouré de cils qui semblent être des herbes hautes, et qui se fond sur les bords dans une nuit étoilée.

2) « Katzenkopfpflaster / Pavés Tête-de-chat »

On ne les voit pas, ils sont sous la neige. La neige est fraîche et brille au soleil. Les bosses de pierre heurtent les semelles. Le pied est sûr quand il rencontre deux pierres en même temps. Si j'étais dans la rue pavée en tête-de-chat, je commencerais à trottiner. Mes cheveux battent des ailes. Je porte des grelots derrière les oreilles. Avant que je ne tombe, me voilà plus loin.

Ce poème est l'un des seuls poèmes de la poétesse qui n'est pas découpé en vers. Le fait qu'il n'y ait pas de vers mime la course du « je » lyrique. Le lecteur ne peut pas s'arrêter pour reprendre son souffle, il est dans une sorte de fuite en avant. Avec cette sculpture, l'on saisit le point d'équilibre du personnage, entre la chute et l'envol. La taille de la sculpture (environ celle d'un enfant) est saisissante pour le spectateur.

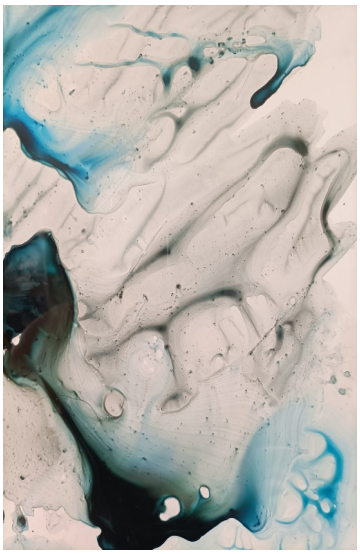
3) « Stillhalten / Tranquille »

Des oiseaux noirs enfants
Du malheur nichent sur
Ma tête.

A la fin de sa vie, Sarah Kirsch s'est beaucoup intéressée à la nature à travers l'écriture de haïkus. Dans ce poème, elle invite le lecteur à s'identifier à un arbre, qui sentirait les oiseaux se nicher entre ses branches. En mettant la coiffe sur sa tête, le spectateur ressemble non-seulement à un arbre, mais il ressent aussi les sensations des branches sur la tête et doit se tenir tranquille afin de garder l'équilibre, comme l'y invite le titre du poème. Les corbeaux et corneilles étant les animaux fétiches de la poétesse, ils peuvent aussi être interprétés comme des pensées poétiques, et sont donc volontairement stylisés dans la sculpture, afin d'être reconnaissables, mais de préserver aussi un peu de mystère dans l'interprétation.

4) « Wintergarten I / Jardin d'hiver I »

Je suis étendue sous la glace
Dans une peau de lumière diaphane
Les poissons tapent contre la glace, le soleil
Droit au dessus de moi, je sens
Les chants pointus du roitelet. Assez longtemps
Règnent l'obscurité les grondements du vent et la nuit
L'écho lointain et sourd de la glace qui se brise. La mer
Pèse lourdement sur moi et sur la terre.



Ce poème présente de forts contrastes de lumière et de son et la traduction plastique sera donc audio-visuelle. La bande son, réalisée par Anatole Delafargue, sera composée de bruits de banquise, de chants d'oiseaux et rendra avec musicalité les contrastes sonores du poème. Le spectateur pourra télécharger la musique via un QR-Code et l'écouter sur un casque. Voici une première ébauche de la musique : https://drive.google.com/file/d/1ychrpndEaKEMrAzgBTn9Sc8ZsngHwomj/view?usp=sharing

Le visuel sera un travail de l'encre sur une plaque de verre, qui sera soit présentée à la lumière contre une vitre de la salle, soit filmée et projetée au plafond, afin que le spectateur se trouve sous une image de glace. Ci-contre, les premiers tests réalisés :

5) « Naturschutzgebiet / Réserve naturelle »

Les lapins métropolitains
Font leur comptant de galipettes sur la Potsdamer Platz
Comment puis-je, devant ces étendues vertes
Croire ce que me disait mon grand-père
Qu'ici, c'était le nombril du monde
Lorsque dans son jeune temps, dans son Adler
Il promenait une belle jeune fille.
A travers l'hôtel disparu
Volent les martinets
Les brumes montent
Des prairies merveilleuses et des buissons
Dès qu'on interdit l'accès aux hommes
La nature fait son œuvre traverse
Même les pavés les rails de tramway.

Dans ce poème, la poétesse parle d'un endroit particulier du mur de Berlin, le triangle de Lené, près de la place de Potsdam. Il s'agissait d'une zone appartenant à la RDA mais qui se trouvait à l'ouest du mur, et était donc complètement abandonnée à la nature pendant la guerre froide. Sarah Kirsch exprime son incapacité à imaginer que ce lieu pouvait être un lieu vivant et urbain avant la guerre, à l'époque de son grand-père, et dresse un portrait idyllique de la nature impénétrable qui a envahit la place et ses alentours.

Pour rendre cette superposition des époques, l'idée était de peindre le mur directement sur une photo de la place dans les années 30. Cependant, il est possible que l'œuvre évolue dans les prochaines semaines. Plutôt que de peindre sur une photo des années 30, l'idée serait de superposer sur une photo actuelle de la place une peinture du mur sur une plaque de verre. L'effet serait alors

plus saisissant pour des spectateurs, car l'œuvre proposerait un prolongement de la réflexion de Sarah Kirsch dans notre époque, dans un paysage urbain actuel.

6) « Landaufenthalt / Séjour à la campagne »

Au matin je nourris le cygne au soir les chats entre temps
Je me promène sur l'herbe, passe le verger abandonné
Ici poussent des poiriers dans des fours rouillés, des pêchers
Ploient jusque dans les hautes herbes, les clôtures ont cédé depuis longtemps, le fer et le bois,
Tout est pourri et la forêt embrasse le jardin dans une haie de lilas

Me voici à l'orée des buissons, les pieds mouillés
Il a plu longtemps, et je vois les ombelles bleues comme de l'encre, le ciel
Est tacheté comme du papier buvard
Toutes ces couleurs et parfums me donnent le vertige mais les abeilles
Restent dans la ruche même les gueules béantes des fleurs d'orties
Ne les attirent pas, peut-être la reine
Est-elle subitement morte ce matin les chênes

Couvent des guêpes gallicoles, de grosses boules roses vont bientôt éclater
Je voudrais bien soulager ces arbres, mais ces petites pommes
Sont trop nombreuses elles atteignent sans peine les couronnes et puis le
Gratteron m'agrippe je distingue les scirpus et les carex tant de nature

Avec ça les oiseaux et escargots noirs partout de l'herbe, l'herbe qui
Me mouille les pieds de vert gras elle se gaspille
Jusque sur les décombres, elle cache du verre pousse
dans des matelas éventrés je me sauve
Sur le chemin de scories artificiel et vais sans doute bientôt
Rentrer dans ma ville de béton ici on est hors du monde
Le printemps dans son avidité démesurée ne s'arrête pas, bouche
Les yeux et les oreilles d'herbe les journaux sont vides
Avant qu'ils n'arrivent ici la forêt a perdu ses feuilles et ne sait
Rien du feu

Ce poème, qui est l'un des plus longs des neuf, aboutira aussi à l'œuvre la plus monumentale, car il s'agira d'une installation dans l'espace, réalisée par plusieurs étudiants de l'atelier d'Enplastik. Sarah Kirsch décrit ici un paysage de nature qui devient de plus en plus hostile alors que le spectateur s'avance. Afin de rendre cette évolution, le spectateur sera invité à pénétrer progressivement à l'intérieur de la structure, et la nature qu'il découvrira sera de plus en plus sombre et mystérieuse.

7) « Schneeröschen / La princesse gelée »

La haie de neige s'échaffaude grandit d'heure en heure
Personne ne peut pénétrer je me trouve coupée du monde
Les chemins sont partis personne

Ne se fraye de passage, toi seul peux me sauver

Et pourtant tu reposes
Sur le flanc, appuyé sur ton coude
Près de ton troupeau, tu as déjà fait en secret
Ton deuil alors que l'on pourrait encore me
Sauver si seulement tu abandonnais rapidement
Cette posture, cette attitude soigneusement
Recherchée ce petit confort
Un sprint à travers l'hiver pour insuffler de la vie

- Quelle tristesse je le sais et ne compte
Plus là-dessus je secoue la neige
Fais une niche pour la radio je m'étends de tout mon long
Un clavecin à pédale
Travaille pour moi je vois encore
Le bouton de l'antenne puis mes yeux se ferment
Je jure
Non pas sur ta longanimité je la connais
Demain

Tu viendras et déblayeras la neige
Des larmes dans les yeux et ne me trouveras pas
Et tu sculpteras dans la glace
Une effigie tu achèteras des fleurs de verre
Pour moi tu écriras la nécrologie artificielle
Sur mon socle en une nuit et elle te rendra célèbre
Parmi les poètes de glace du pays

Dans ce poème, la poétesse joue avec l'héritage des contes et crée un personnage entre la Belle au bois dormant et Blanche Neige, en train d'attendre patiemment son prince. Cette princesse, à la fois passive et lucide, voire cynique sur sa situation, est un personnage féminin typique de la poétesse. Jouant sur l'humour de ce personnage, la sculpture qui traduira plastiquement ce poème présentera une Blanche Neige s'ennuyant et écoutant la radio dans son cercueil de verre.

8) « Bäume / Arbres »

On dit qu'autrefois ils
Formaient des forêts et que les oiseaux
Aussi appelées libellules de petits

Êtres ressemblant à des poules qui
Pouvaient chanter regardaient d'en haut.

Dans ce poème, Sarah Kirsch, très active pour l'écologie à la fin de sa vie, dresse un portrait à la fois drôle et terrible de la nature dans un avenir dystopique. Son style, qui ressemble à celui d'une encyclopédie ou d'un dictionnaire, sera mimé par le matériau utilisé pour cette œuvre : il s'agira d'un collage à partir de planches d'anatomie et de botanique, faisant apparaître un monstre étrange entre libellule et oiseau.

9) « Trennung / Séparation » et « Der Rest des Fadens / Le reste du fil »

Quand je suis dans une maison qui n'a pas de porte
Je passe par la fenêtre.
Des murs, des murs et rien que des rideaux
Où suis-je donc pour que

L'ascension du cerf-volant. Un jeu
Pour les grandes plaintes sans arbres ni eau. Dans le ciel ouvert
S'élève
L'étoile de papier, irrésistiblement
Emportée par la lumière, plus haut, quittant tous les regards
Et plus loin, plus loin
A nous le reste du fil, et que nous t'avons connu

Ces deux poèmes, publiés l'un après l'autre, sont le dernier poème que Sarah Kirsch écrit avant de quitter la RDA sous la contrainte en 1977, et le premier poème écrit en RFA. Ils symbolisent son désir de liberté, mais peuvent aussi être interprétés comme une description de sa poésie en générale, qui, une fois publiée, appartient à son lecteur. Au sein de l'exposition, je voudrais mettre en place un clin d'œil à ces poèmes, en proposant aux spectateurs de laisser leurs impressions sur des petits cerfs-volants avant de quitter l'exposition par l'une des grandes portes fenêtres donnant sur le jardin en salle commune.